

Que penser d'un règne intermédiaire du Christ pendant mille ans ?

Un certain nombre de « messagers » et « voyants » nous proposent régulièrement à travers les révélations qu'ils prétendent recevoir ce thème récurrent. Voici, par exemple, le titre récent d'une page d'une revue « apparitionniste » :

Apparitions de la Vierge Marie à... en Italie
Le retour intermédiaire de Jésus ouvrira les mille ans de paix

Or, rien, absolument rien, dans les paroles de Jésus ne ressemble à une telle promesse ! Tout au plus est-il question d'une période de mille ans dans un passage de l'Apocalypse, chapitre 20, difficile à interpréter.

Ces quelques versets ont donné lieu, dès les débuts de l'histoire de l'Église, à la dérive « millénariste », condamnée ensuite, qualifiée par le Catéchisme de l'Église Catholique d'« *imposture antichrétienne* ».

Je propose, dans ces quelques pages, un petit dossier de réflexion sur ces sujets.

* Tout d'abord une analyse du « millénarisme », par le P. Jean-Marc Bot, du diocèse de Versailles, dans son livre *L'Esprit des derniers temps*, Éd. AVM, 2004.

* Une méditation de Saint Bernard, Abbé de Clairvaux (+ 1153), sur « l'avènement du Seigneur qui tient le milieu entre son premier et son dernier avènement ».

* Un article de Mgr Weakland, archevêque de Milwaukee, en 1994, spuhaitant prévenir les élucubrations autour de l'an 2000.



* Enfin, une réflexion personnelle sur l'interprétation la meilleure du passage de l'Apocalypse, que j'avais rédigée dans un livre *L'Apocalypse, lettre ouverte aux martyrs* publié en 1984. Le livre est évidemment épuisé, mais j'ai placé en téléchargement l'ensemble de ce travail sur mon blog <http://charismata.free.fr>

*P. Dominique Auzenet,
prêtre du diocèse du Mans
février 2015.*

Le Millénarisme

(J.-M. Bot, L'Esprit des derniers temps, Ed. de l'Emmanuel, pp. 46-64).

Le danger d'un idéalisme chrétien centré sur l'organisation politique du monde est toujours de vouloir assujettir la réalité mouvante et complexe à un schéma de perfection fermé sur soi, pensé en vase clos. Dès les débuts de l'histoire du christianisme, ce rêve a pris un autre nom dont l'actualité ne cesse de s'imposer chaque jour: le millénarisme.

Le millénarisme

C'est le livre de l'Apocalypse qui alimente des idées millénaristes dans la culture chrétienne. En effet il évoque une période de mille ans encadrée par deux offensives sataniques:

*Puis je vis un Ange descendre du ciel, ayant en main la clé de l'Abîme, ainsi qu'une énorme chaîne. Il maîtrisa le Dragon, l'antique Serpent, c'est le diable, Satan, et l'enchaîna pour mille années. Il le jeta dans l'Abîme, tira sur lui les verrous, apposa des scellés, afin qu'il cessât de fourvoyer les nations jusqu'à l'achèvement des mille années. Après quoi, il doit être relâché pour un peu de temps.*⁶

Le problème est posé par l'interprétation plus ou moins littérale de ce texte, compte tenu des versets qui suivent:

*Puis j'ai vu des trônes, et ceux qui vinrent y siéger reçurent le pouvoir de juger. J'ai encore vu les âmes de ceux qui ont été décapités à cause du témoignage de Jésus, et à cause de la parole de Dieu, eux qui n'ont pas adoré la Bête et son image, et qui n'ont pas reçu sa marque sur le front ou sur la main. Ils revinrent à la vie, et ils régnèrent avec le Christ pendant mille ans. Le reste des morts ne revint pas à la vie jusqu'à ce que les mille ans soient écoulés. C'est la première résurrection. Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection! Sur ceux-là, la seconde mort n'a pas de pouvoir, mais ils seront prêtres de Dieu et du Christ, et ils siègeront avec lui pendant les mille ans. Et quand les mille ans seront écoulés, Satan sera relâché de sa prison, il sortira pour égarer les nations qui sont aux quatre coins de la terre.*⁷

La croyance dite millénariste prend ces versets au pied de la lettre. Elle imagine donc, dans le futur, un règne terrestre du Christ, avec les saints, sur l'ensemble de l'humanité, pendant une période de mille ans. L'avènement du millénum est prévu entre une première résurrection, celle des élus déjà morts, et une seconde, celle de tous les hommes rassemblés pour le Jugement dernier. Cet âge d'or s'inscrirait comme une étape entre le temps de l'histoire et l'éternel paradis. Deux épreuves terribles en marqueraient le début et la fin. La première serait déclenchée par l'Anti-Christ persécutant les fidèles témoins de Jésus. En triomphant des forces du mal, ces derniers, avec le Christ, installeraient sur terre le royaume du bonheur, de la justice et de la paix. La seconde épreuve, assez brève, viendrait d'un déchaînement des puissances démoniaques qui seraient vaincues dans un ultime combat.

Les premières générations chrétiennes ont été largement séduites par cette vision de l'avenir. Écoutons par exemple saint Justin essayer d'en convaincre son interlocuteur juif Tryphon:

*Pour moi, et les chrétiens d'orthodoxie intégrale, tant qu'ils sont, nous savons qu'une résurrection de la chair arrivera pendant mille ans dans Jérusalem rebâtie, décorée et agrandie, comme les prophètes Ezéchiël, Isaïe et les autres l'affirment.*⁸

Après lui, le millénarisme des premiers siècles a trouvé en saint Irénée son meilleur champion. Le grand apologiste développe et justifie sa position avec beaucoup de vigueur à la fin de son traité contre les hérésies. Il estime que les prophéties très concrètes d'Isaïe, Ezéchiël, Jérémie, Daniel, annonçant l'ère messianique avec sa surabondance matérielle, donnent un contenu au règne millénaire du Christ⁹. En s'appuyant sur l'autorité apostolique de Jean, par l'intermédiaire de Papias, il insiste même, à plusieurs reprises, pour dire que ces textes ne sont pas à comprendre de façon métaphorique. Pour

lui il ne fait aucun doute que le Christ, en annonçant qu'il boirait avec ses disciples le fruit de la vigne dans le royaume de son Père, ne pouvait pas parler d'un lieu supérieur et supra-céleste. En renouvelant la face de la terre pour y installer son nouveau paradis, le Sauveur devait apporter aux justes l'héritage le plus complet des fruits matériels et spirituels.

*Alors régneront les justes, après être ressuscités d'entre les morts et avoir été, du fait de celle résurrection même, comblés d'honneur par Dieu; alors aussi la création, libérée et renouvelée, produira en abondance toute espèce de nourriture, grâce à la rosée du ciel et à la graisse de la terre.*¹⁰

Saint Irénée cite longuement les prophéties de Jérémie et d'Isaïe pour illustrer son message. Et il conclut: *Toutes les prophéties de ce genre se rapportent sans conteste à la résurrection des justes, qui aura lieu après l'avènement de l'Anti-Christ et l'anéantissement des nations soumises à son autorité alors les justes régneront sur la terre, croissant à la suite de l'apparition du Seigneur; ils s'accoutumeront grâce à lui à saisir la gloire du Père et, dans ce royaume, ils accéderont au commerce des saints anges ainsi qu'à la communion et à l'union avec les réalités spirituelles*¹¹.

On voit clairement que l'horizon d'une telle espérance prolonge sans rupture celui que trace l'Ancien Testament depuis l'alliance de Dieu avec Abraham. Il fusionne en quelque sorte la restauration temporelle de Jérusalem, glorifiée au centre de la Terre promise, et repeuplée par un « Israël » saint, avec les bénédictions les plus hautes du Christ ressuscité. Le Royaume du Christ accomplit le programme du Messie tel que les juifs en rêvaient au temps de Jésus et en rêvent encore.

À partir de ce point de départ le millénarisme se décline sous des formes variées selon la valeur plus ou moins symbolique attribuée à la durée de mille ans et selon les contenus plus ou moins spirituels du bonheur imaginé. Derrière ces variantes il conserve les mêmes caractères fondamentaux. Il promet un salut collectif réservé à un groupe de fidèles, de purs. Ce salut doit se

réaliser dans le monde d'ici-bas et non dans un paradis extra-terrestre ou céleste. Il instaure le royaume temporel du bien. Il est attendu comme un événement proche, imminent, car il correspond au désir le plus intense des heureux élus. Il doit transformer en son entier la vie sur terre, de sorte qu'il ne s'agisse pas d'une amélioration mais de la perfection généralisée. Enfin, pour les croyants, juifs, musulmans ou chrétiens, cet âge d'or dépend d'un salut surnaturel, puisqu'il ne peut se manifester par les moyens ordinaires de la vie sociale et politique.

Au sens le plus large du terme, par extension et analogie, est appelé millénariste tout mouvement politique ou religieux, ou les deux à la fois, qui annonce et prépare un nouveau paradis terrestre, ou une société idéale au sein de laquelle tous les problèmes seraient résolus soit par des moyens humains, soit par un miracle de Dieu.

*Le millénarisme est la croyance en un âge à venir, profane et pourtant sacré, terrestre et pourtant céleste; tous les torts seraient alors redressés; toutes les injustices réparées; la maladie, la mort abolies. Il est dans la nature même du millénarisme d'être en même temps religieux et socio-politique, et de lier étroitement le sacré et le profane*¹².

Avant de faire la critique de ce rêve, il n'est pas sans intérêt de mesurer son succès au cours de l'histoire judéo-chrétienne.

Évolution du millénarisme

L'origine de cette utopie est le messianisme juif interprétant le texte sacré de la manière la plus littérale. Les prophètes annoncent un monde nouveau de justice et de paix dans un territoire donné, la Terre promise « où coulent le lait et le miel ». Il s'agit d'une véritable théocratie qui doit s'étendre sur le monde entier soumis à la ville sainte, Jérusalem, avec son Temple restauré, plus resplendissant que jamais. Nombreuses sont les prophéties de l'Ancien Testament qui prédisent au peuple juif cet avenir de bonheur idéal dont les composantes sont décrites surtout en termes de félicité terrestre¹³. Le culte y est présenté dans le cadre de la loi de Moïse, étendue elle aussi à tous les peuples:

En ce temps-là, les survivants des nations qui ont attaqué Jérusalem se rendront chaque année dans cette ville pour adorer le Seigneur de l'univers, et pour célébrer la fête des Tentes. Si l'un des peuples de la terre ne se rend pas à Jérusalem pour adorer le Seigneur, le roi de l'univers, la pluie ne tombera pas sur son pays [...] En ce temps-là même les clochettes des chevaux porteront l'inscription « consacré au Seigneur ». Les chaudrons ordinaires du temple seront considérés comme aussi sacrés que les bols à aspersion placés devant l'autel. Tous les chaudrons qui se trouveront à Jérusalem et en Juda seront consacrés au Seigneur de l'univers. Ceux qui viendront offrir des sacrifices les utiliseront pour faire cuire la viande. Quand ce temps arrivera, il n'y aura plus de marchand dans le temple du Seigneur de l'univers¹⁴.

Chez les premiers chrétiens le millénarisme fut assez répandu, sans être pour autant généralisé. « Il est démontré aujourd'hui que les premières communautés chrétiennes d'Asie, desquelles est sortie l'Apocalypse, adoptèrent fréquemment les croyances millénaristes¹⁵. » On en trouve la trace chez le Pseudo-Barnabé (IIe siècle), Papias, Cérinthe, saint Justin (+ vers 165), saint Irénée (+ vers 208), Tertullien (+ 222), Hippolyte (+ 235), Méthode d'Olympe (+ 311). La tradition millénariste se retrouve au IV^e siècle avec l'apologiste Lactance. Après les coups sérieux portés contre elle par Origène et saint Augustin, elle continue à survivre, de façon marginale, jusqu'au X^e siècle, notamment par des textes qu'on nomme les « sibyllines chrétiennes ». La plus ancienne de ces sibyllines, la *Tiburtina*, a été rédigée au IV^e siècle. Elle correspond aux déchirements causés par la succession de Constantin et le développement de l'arianisme. Avec cette littérature on voit apparaître le thème de *l'empereur des derniers jours* luttant à Jérusalem contre *le fils de la perdition*. La tradition sibylline aida ainsi, en contrepoint, à fixer dans les esprits la figure de l'Anti-Christ.

L'espérance millénariste revint en force dans la chrétienté des XII et XIII^e siècles. En partie sous son influence, des foules de chrétiens entreprirent les croisades en Terre sainte. On crut alors à

la venue prochaine de l'Anti-Christ, que devraient précéder les heureuses conquêtes des derniers temps et un séjour des « saints » dans la Jérusalem délivrée. La reprise de la ville sainte ne pourrait être accomplie que grâce à un nouveau Charlemagne.

Un moine cistercien de Calabre, Joachim de Flore (1135-1202), devait alors se rendre célèbre par une théorie des trois âges qui aura une immense et dangereuse postérité¹⁶. D'après lui l'âge du Père correspond à l'histoire pré-chrétienne. C'est celui de la Loi, du mariage, des patriarches. L'âge du Fils, qui dure depuis Jésus-Christ jusqu'au temps de Joachim, est marqué par la grâce, le célibat ecclésiastique, les prêtres. L'âge de l'Esprit, dont il considérait la venue comme imminente, correspond à la défaite de l'Anti-Christ et au millénium annoncé par l'Apocalypse. Il est marqué par l'illumination spirituelle accordée à tous, l'Évangile éternel, et le règne des moines « spirituels » dans une Église purifiée de fond en comble. Mais Joachim de Flore ne précise rien sur la durée de ce troisième âge. Les seules dates concernent son commencement qu'il situe dans la première moitié du XIII^e siècle (entre 1200 et 1260).

Sonnera enfin l'heure du temps bienheureux, du temps qui sera semblable aux fêtes pascales, l'heure où, les ombres étant dissipées dans le ciel enfin ouvert, les fidèles verront Dieu face à face. Dès ce moment, nul n'entendra plus personne nier que le Christ soit Fils de Dieu. La terre sera tout entière remplie de la science du Seigneur, à l'exception des seules nations que le diable doit perdre à la fin du monde. Cet état sera le troisième, réservé au règne du Saint-Esprit¹⁷.

Si, de son vivant, Joachim de Flore resta prudent et mesuré, sa théorie portait en germe des interprétations révolutionnaires. Entièrement tournée vers un avenir radieux, après une transition dramatique, elle tendait à relativiser l'Église institutionnelle et l'Évangile lui-même avec la figure du Jésus historique, puisque celui-ci devait être dépassé un jour par l'Esprit Saint! C'est pourquoi « des esprits moins iréniques que l'abbé de Flore et plus impliqués que lui dans les

conflits ecclésiastiques et sociaux de leur époque ne manqueront pas, dès le XIII^e siècle et plus encore après, de transformer le joachimisme en millénarisme radical et violent¹⁸ ». Sa pensée a été trahie, mais elle se prêtait aux trahisons.

La postérité joachimite commença par les religieux franciscains, au moment opportun, c'est-à-dire au début de la période annoncée. L'impact de saint François d'Assise fut tellement prodigieux qu'il donna une image vivante de l'idéal entrevu par le moine calabrais. Un certain nombre de franciscains eurent donc conscience d'inaugurer le règne des « spirituels ». Le plus connu d'entre eux est Jean de Roquetaillade (1300-1365), qui passa une bonne partie de sa vie en prison. Mais le joachimisme ne put jouer un rôle historique important sans s'étendre largement au monde des laïcs, en commençant par les cercles les plus liés aux franciscains, désireux de vivre comme eux dans la pauvreté absolue et de créer des communautés informelles. Les noms de Dante et de Cola di Rienzo sont les plus connus parmi les laïcs de la seconde moitié du Moyen Âge qui accueillirent avec sympathie le prophétisme issu de Joachim de Flore¹⁹. Avec le temps et les péripéties de l'histoire, reculant toujours l'échéance merveilleuse, l'attente se transforma chez certains dans un sens plus politique que spirituel. On fit appel à un sauveur providentiel, un joker en quelque sorte ! Trois figures en ressortent : celle de l'empereur germanique pour les uns, du roi de France pour les autres, et celle d'un *pape angélique* pouvant redonner à l'Église la paix et l'unité.

De la fin du XIV^e siècle au milieu du XVII^e siècle, les attentes eschatologiques ont été très présentes dans la chrétienté latine. Elles ont accompagné la Renaissance comme son ombre la plus inquiétante et la plus inquiète. Devant les remises en question du système chrétien et la médiocrité de la hiérarchie ecclésiastique, l'espérance millénariste s'enrichit, si l'on peut dire, d'une tendance agressive. Dans leur impatience, les plus exaltés mirent l'accent sur les signes terrifiants qui devaient précéder le millénium. Ils se

sentirent investis d'une mission de justiciers. D'où la rébellion hussite et le millénarisme tabornite dans les pays tchèques, l'appel à la violence au nom de la Bible de Thomas Müntzer en Allemagne, ou la folle entreprise de Jean de Leyde, aux Pays-Bas, voulant transformer la ville de Münster en nouvelle Jérusalem. Prolongeant la politisation, on observe, dans la même période, la diffusion géographique des attentes millénarismes portugais, espagnol, sud-américain, britannique. Du XVII^e au XVIII^e siècle, l'Amérique du Nord va polariser les promesses du millénarisme anglais. « Pour beaucoup de puritains, le choix de s'installer en Amérique provenait de l'espérance d'un millénium prochain²⁰. » Ce Nouveau Monde sera bien, pour ces premiers colons, le nouvel Éden, la nouvelle terre de Canaan. Il reste, pour beaucoup d'Américains actuels, le modèle universel qui doit conquérir la planète et la transformer en paradis terrestre.

Rien d'étonnant ensuite, avec le siècle des Lumières (XVIII^e siècle), que les utopies sociales prennent la relève jusqu'à laïciser complètement la marche chrétienne vers le salut éternel. Les millénaristes du progrès sans Dieu ont alors fleuri sur le terreau d'un christianisme dénaturé. Ses derniers avatars s'appellent *sectes, communisme, nazisme, Nouvel Âge*. Quand on embrasse d'un seul coup d'œil l'histoire du judéo-christianisme, on est impressionné par l'enjeu gravissime de toute cette évolution.

Le point de vue critique

La première critique sérieuse du millénarisme est celle d'Origène (185-253). Sa prise de position suscita un débat à Alexandrie entre son disciple Denys et le chef local des millénaristes, Corakion. Celui-ci, après une longue discussion de trois jours, avoua sa défaite. Mais le coup le plus sérieux fut porté par saint Augustin (354-430). Il avait lui-même partagé cette conviction sur la base de la théorie des sept âges, très classique et ancienne. Cette théorie se fondait sur un

rapprochement entre le premier chapitre de la Genèse et le psaume 89. Puisque la semaine de la création fait autorité et que, d'après le psaume 89, verset 4, « un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour », l'histoire mondiale se divisait logiquement en sept millénaires. Le septième devenait ainsi l'âge d'or dominé par le règne terrestre du Christ avec ses saints. La vie éternelle méritait le titre de huitième jour. Augustin abandonna finalement cette perspective pour identifier les mille ans de l'Apocalypse au temps de l'Église (sixième âge), le septième âge correspondant alors au repos éternel (sabbat).

Dans la ligne de saint Augustin et de tous ceux qui ont refusé le millénarisme, depuis le pape Gélase au V^e siècle jusqu'au pape Jean-Paul II, sans oublier le *Catéchisme de l'Église catholique*, nous pouvons énumérer les objections principales auxquelles se heurte le grand rêve.

Tout d'abord il contredit la patience et la prudence demandées dans la parabole du bon grain et de l'ivraie. Dans sa passion de justice, il oublie la loi du mélange qui doit s'appliquer jusqu'à la fin au double progrès du bien et du mal. Il pèche par excès de pessimisme envers le temps présent, par excès d'optimisme envers l'avenir historique. Il en arrive donc à négliger les valeurs précieuses du Royaume de Dieu cachées dans le devenir et engrangées au fur et à mesure dans l'éternité. Le trésor de l'instant présent ne semble pas l'intéresser beaucoup.

Surtout, saint Augustin lui reproche de trop mettre l'accent sur le bonheur terrestre en minimisant le bonheur divin apporté par le Christ: *Quand on entend dire que ceux qui alors seront ressuscités s'adonneront aux festins charnels les plus démesurés, dans lesquels nourriture et boisson regorgeront au point que, loin de garder nulle retenue, ils dépasseront même la mesure de ce qu'on saurait croire, assurément, il ne peut y avoir que des hommes charnels pour croire à de pareilles choses* ²¹.

De fait les millénaristes semblent avoir complètement perdu de vue que Jésus a dit lui-même devant Pilate: *Mon royaume n'est pas de ce monde* ²².

La méprise vient, sur le plan de la Bible, d'une véritable inversion herméneutique. Au lieu d'interpréter les prophéties de l'Ancienne Alliance à la lumière de la Nouvelle, les millénaristes relisent le Nouveau Testament à la lumière, plus faible, de l'Ancien! Adoptant une version fondamentaliste d'Isaïe, Jérémie, Joël, Zacharie, Daniel, et de tous les prophètes, ils tentent de l'injecter, en quelque sorte, dans quelques versets de l'Apocalypse, sans tenir compte de l'intelligence des Écritures inaugurée par le Christ ressuscité. Par exemple, que peut bien vouloir dire le triomphe du Temple de Jérusalem, annoncé pour l'ère messianique, quand Jésus identifie lui-même la destruction et la reconstruction de son corps avec celles de l'édifice sacré? Véritablement, saint Paul a bien identifié le problème quand il a dit, à propos des juifs endurcis devant le mystère du Christ « La lettre tue, c'est l'Esprit qui fait vivre ²³ » Or les chrétiens millénaristes n'ont pas la même excuse que les juifs, puisqu'ils reconnaissent le Christ comme le Messie ²⁴.

Enfin, malgré tous leurs efforts, les millénaristes n'arrivent pas à expliquer comment Satan relâché peut, en un temps record, rassembler une multitude d'ennemis contre les fidèles, pour le dernier combat. Ou bien on escamote ce passage de l'Apocalypse, comme le fait saint Irénée, ou bien on est obligé, comme Joachim de Flore, d'admettre que le règne idéal du Christ ne s'étend pas sur toute la terre mais seulement sur une chrétienté régionale. Le dilemme est inévitable. Si le millénium est parfait et universel, il doit mener à un passage en douceur vers le paradis éternel, ce qui contredit quelques versets de saint Jean ²⁵. Si l'on maintient ce retour en force de l'agression satanique à la fin du millénium, le règne idéal n'en sort pas indemne. Il doit laisser la place au mélange de l'histoire, conformément à la parabole du bon grain et de l'ivraie. Quant à savoir quelle est la bonne interprétation de l'Apocalypse, je réserve cette question pour la suite, quand nous parlerons de la dernière évangélisation et du règne de l'Anti-Christ.

Pour moi, en tout cas, le millénarisme est indéfendable. Je sais bien qu'il n'est pas condamné formellement par le magistère de l'Église. Mais l'autorité de ce magistère n'intervient qu'en dernier. Le millénarisme est, à mon sens, condamné autant par la lecture chrétienne de la Bible que par les leçons de l'histoire. Ces dernières surtout nous apprennent que l'utopie soi-disant chrétienne a pris souvent des formes fanatiques, sectaires, délirantes. Avec les ruptures de la fin du Moyen Âge, les thèmes millénaristes se sont durcis, tant du côté protestant que du côté catholique. Pour finir ils se sont laïcisés en idéologies antichrétiennes, bases de données idéales pour la doctrine du futur Anti-Christ. Je ne vois aucune raison de revenir, de près ou de loin, à une forme quelconque de millénarisme.

Je préfère suivre sans hésitation les mises en garde du magistère de l'Église depuis le concile d'Éphèse, ou le décret du pape Gélase, jusqu'aux dernières prises de position qui datent du XX^e siècle, à la fin du second millénaire de l'ère chrétienne. Ainsi le Décret du Saint-Office déclare-t-il en 1944 :

Que faut-il penser du système du millénarisme mitigé qui enseigne qu'avant le Jugement dernier, précédé ou non par la résurrection de certains justes, le Christ notre Seigneur viendra visiblement sur notre terre pour y régner ? Réponse, confirmée par le souverain pontife le 20 juillet : le système du millénarisme mitigé ne peut pas être enseigné de façon sûre.

Le Catéchisme de l'Église catholique confirme ²⁶ : *Cette imposture anti-chrétienne se dessine déjà dans le monde chaque fois que l'on prétend accomplir dans l'histoire l'espérance messianique qui ne peut s'achever qu'au-delà d'elle à travers le jugement eschatologique même sous sa forme mitigée, l'Église a rejeté cette falsification du Royaume à venir sous le nom de millénarisme, surtout sous la forme politique d'un messianisme sécularisé, « intrinsèquement perverse ²⁷ ».*

Enfin le pape Jean-Paul II se défend, dans son encyclique présentant le futur jubilé de l'an 2000, d'entretenir l'illusion de l'âge d'or :

Il n'est pas question de se prêter à un nouveau millénarisme, comme certains le firent à la fin du premier millénaire ²⁸.

L'espérance chrétienne

La véritable réponse au millénarisme est donnée par la doctrine sociale de l'Église. Dans leurs engagements professionnels, politiques, religieux, les chrétiens sont appelés à vivre au quotidien dans le monde d'ici-bas, sans être du monde. Ils sont citoyens du ciel. Leur postulat de base n'est jamais « politique d'abord », mais « spirituel d'abord ». En matière politique l'espérance théologique ne permet pas de rêver d'un christianisme d'État. Il s'agit plutôt d'œuvrer de manière réaliste, avec d'autres, pour *la politique du meilleur possible*, à un moment donné de l'histoire, en sachant qu'il est illusoire de prétendre réprimer tout le mal dans la société sans provoquer un mal plus grand encore ²⁹. L'Église relativise tout projet politique d'ensemble, condamne souvent tel ou tel aspect d'un programme et ne propose jamais un projet global, clé en main, pour établir enfin la nouvelle société conforme à l'Évangile.

En attendant la terre nouvelle et les cieux nouveaux, nous pouvons seulement préparer la voie au retour du Christ comme le dit le concile Vatican II :

Nous ignorons le temps de l'achèvement de la terre et de l'humanité, nous ne connaissons pas le mode de transformation du cosmos. Elle passe, certes, la figure de ce monde déformée par le péché ; mais, nous l'avons appris, Dieu nous prépare une nouvelle terre où régnera la justice et dont la béatitude comblera et dépassera tous les désirs de paix qui montent au cœur de l'homme. Alors, la mort vaincue, les fils de Dieu ressusciteront dans le Christ, et ce qui fut semé dans la faiblesse et la corruption revêtira l'incorruptibilité. La charité et ses œuvres demeureront et toute celle création que Dieu a faite pour l'homme sera délivrée de l'esclavage de la vanité. Certes, nous savons bien qu'il ne sert à rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à se perdre lui-même, mais l'attente de la nouvelle terre, loin d'affaiblir en nous le souci de cultiver

celle terre, doit plutôt le réveiller le corps de la nouvelle famille humaine y grandit, qui offre déjà quelque ébauche du siècle à venir. C'est pourquoi, s'il faut soigneusement distinguer le progrès terrestre de la croissance du règne du Christ, ce progrès a cependant beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu, dans la mesure où il peut contribuer à une meilleure organisation de la société humaine. Car ces valeurs de dignité, de communion fraternelle et de liberté, tous ces fruits de notre nature et de notre industrie, que nous aurons propagés sur terre selon le commandement du Seigneur et dans son Esprit, nous les retrouverons plus tard, mais purifiés de toute souillure, illuminés, transfigurés, lorsque le Christ remettra à son Père « un royaume éternel et universel royaume de vérité et de vie, royaume de sainteté et de grâce, royaume de justice, d'amour et de paix ». Mystérieusement, le royaume est déjà présent sur cette terre; il atteindra sa perfection quand le Seigneur reviendra ³⁰.

6. Ap 20,1-3.

7. Ap 20, 4-8.

8. Dialogue avec Tryphon, n° 80, dans *La philosophie passe au Christ. L'œuvre de Justin*, éd. A. Hamman, DDB, coll. « Ichtus », 1982, p. 261. Justin est mort martyr à Rome vers 165.

9. Lire surtout Isaïe 2, 1-5; 11, 1-9; 25, 6-9; 55, 12-13; 66, 18-23; etc.

10. Saint IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies*, Éd. du Cerf, 1984, V, 33, 4, p. 666.

11. Ibid., V, 35, 1, p. 673.

12. Jean SÉGUY, dans l'ouvrage collectif *Le Retour du Christ*, chap. 3, « Sociologie de l'attente », Facultés universitaires Saint-Louis, 1983, p. 88 (L'auteur cite M. I. PEREIRA DE QUEIROZ).

13. Cf., entre autres, les fameuses prophéties d'Isaïe dont j'ai déjà donné les références. Mais « le judaïsme ne reçut pas des périodes antérieures une conception unifiée et cohérente du Messie, de l'ère messianique ou des signes annonciateurs de cet âge. La littérature apocalyptique de la période du Second Temple apportait une version différente de l'idée messianique biblique. Quant au corpus talmudique et midrachique, il proposait des visions variées, voire contradictoires, en la matière. La notion de messianisme se reconstruisit donc dans le contexte médiéval de la pensée juive » (*Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Éd. du Cerf-Robert Laffont, 1996, article « Messie », p. 661-662). Aujourd'hui la pensée juive se disperse plus que jamais entre un messianisme sécularisé (simple idéologie du progrès) et un millénarisme surnaturel (grandiose utopie kabbalistique).

14. Za 14,16-21.

15. Jean DELUMEAU, *Une histoire du paradis*, t. II, Mille ans de bonheur, Fayard, 1995, p. 21.

16. Henri DE LUBAC, *La postérité spirituelle de Joachim de Flore*, Lethielleux, 1978, 2 vol. Sur la pensée de Joachim de Flore cf. aussi Henri DE LUBAC, *Exégèse médiévale*, Éd. du Cerf-DDB, 1993, vol. III, ch. VI.

17. Cité par Jean DELUMEAU, *ibid.*, p. 47-48. Nous verrons plus loin comment tenir compte de certaines intuitions de Joachim de Flore, sans retomber dans l'illusion millénariste. On remarque que Joachim préserve la lettre du texte de Jean en prévoyant une place pour le retour ultime de Satan, ce qui l'oblige à une certaine contradiction: la paix et la sainteté du troisième âge, pour « la terre tout entière », ne s'étendent pas sur les nations païennes tenues en réserve pour l'offensive finale menée contre les fidèles du Christ!

18. Ibid., p. 53.

19. Ibid., Première partie, ch. III.

20. Ibid., Première partie, ch. III.

21. Saint AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, liv. XX, ch. VII, « Œuvres de saint Augustin », t. 37, DDB, 1960, p. 213.

22. Jn 18, 36.

23. 2 Co 3, 6.

24. Il n'est pas très étonnant de voir que les intégristes catholiques, comme les fundamentalistes protestants, adhèrent facilement au millénarisme. Leur souci est d'abord *politique*. Ce qu'ils cherchent, c'est le règne social du Christ, la théocratie catholique étendue à l'échelle mondiale. La seule chance que ce rêve se réalise un jour réside dans l'utopie millénariste. Ce qui est paradoxal, c'est qu'ils louent sur ce point les théologiens des premiers siècles (saint Irénée, saint Justin, etc.) alors qu'ils rejettent avec indignation la liturgie de cette époque restaurée par le concile Vatican II...

25. Saint Irénée de Lyon, qui prétend se rattacher à l'évangéliste Jean par Papias et Polycarpe, insiste lourdement pour écarter l'interprétation métaphorique des prophéties bibliques sur le futur paradis terrestre. Il est obligé alors d'envisager un fondus enchaîné entre ce millénaire et le règne éternel centré sur la vision béatifique. Il ne se rend pas compte qu'il contredit ainsi la prophétie de l'Apocalypse qui annonce, pour la fin du millénaire, un dernier déchaînement des forces du mal (Ap 20, 7-10)! Sa position est intenable.

26. Catéchisme de l'Église catholique, n° 676.

27. Référence au communisme condamné par Pie XI.

28. JEAN-PAUL II, *À l'aube du troisième millénaire*, 1994, n° 23.

29. Lire à ce sujet l'ouvrage de Jean-Miguel GARRIGUES, *La politique du meilleur possible*, Marne, 1994.

30. Concile Vatican II, *L'Église dans le monde de ce temps*, n° 39

Saint Bernard de Clairvaux

Cinquième sermon pour l'Avent de Notre Seigneur

De l'avènement du Seigneur qui tient le milieu entre son premier et son dernier avènement.

1. J'ai dit naguère que les deux héritages entre lesquels doivent dormir ceux qui ont argenté leurs ailes, signifient les deux avènements de Jésus-Christ; mais je n'ai pas dit où ils devaient dormir. Or, il y a un troisième avènement qui tient le milieu entre les deux dont nous avons parlé, et c'est dans celui-là que dorment avec bonheur ceux qui le connaissent. Les deux autres sont visibles, le troisième ne l'est point. Dans le premier avènement, Jésus-Christ se montra sur la terre et conversa avec les hommes, alors que « ceux-ci le virent et ne laissèrent point de le haïr (Joan., XV, 24. » Mais dans le dernier, « tout homme verra le Sauveur envoyé de Dieu (Luc, III, 6), » et ceux qui l'ont crucifié, pourront le contempler (Joan., XIX, 37. » Celui du milieu est secret, c'est celui dans lequel les élus seuls voient le Sauveur au dedans d'eux et leurs âmes sont sauvées. Ainsi dans le premier avènement, Jésus-Christ vient dans notre chair et dans notre faiblesse; dans celui qui tient le milieu, il vient en esprit et en vérité, et dans le dernier il apparaît dans sa gloire et dans sa majesté. Mais c'est par la vertu qu'on parvient à la gloire selon ce qui est dit: « Le Seigneur tout-puissant est en même temps le Roi de toute gloire (Psalm. XXIII, 10), » et encore suivant ces autres paroles du même Prophète: « Pour que je pusse contempler votre puissance et votre gloire (Psalm., LXIII, 3). » Le second avènement est donc comme la voie qui conduit du premier au troisième. Dans le premier, Jésus-Christ est notre rédemption; dans le dernier, il sera notre vie, et dans celui du milieu, pour que nous puissions dormir entre ses deux héritages, se trouvent notre repos et notre consolation.

2. Ne croyez pas que ce que je vous dis-là sur l'avènement du milieu soit une invention de ma part, écoutez, en effet, ce que Seigneur dit lui-même: « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma

parole et mon Père l'aimera et nous viendrons en lui (Joan., XIV, 23). » Mais que veut-il dire par ces mots: si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole? J'ai lu ailleurs que « celui qui a la crainte de Dieu fera des bonnes œuvres (Eccles., XV, 1). » Or, il y a ici quelque chose de plus pour celui qui l'aime, car il est dit qu'il gardera sa parole. Mais où la gardera-t-il? On ne peut douter que ce ne soit dans son cœur, selon ce mot du Prophète: « J'ai caché vos paroles au fond de mon cœur, afin de ne point vous offenser (Psalm., CXVIII, 11). » Or, comment la conservera-t-il dans son cœur? Suffit-il pour cela de les conserver par cœur, de mémoire? A ceux qui la conservent ainsi l'Apôtre dira plus tard: « La science enfle (I Cor., VIII, 1). » D'ailleurs, l'oubli efface bien vite ce que nous avons confié à la mémoire. Conservez donc la parole de Dieu de la même manière que vous savez conserver la nourriture du corps avec le plus de succès, car cette parole est elle même un pain de vie, la vraie nourriture de l'âme. Or, le pain que l'on conserve dans la huche peut être pris par un voleur, mangé par les rats ou se corrompre en vieillissant. Si vous le mangez, il échappe à tous ces dangers. Eh bien, gardez de même la parole de Dieu, car on est bienheureux quand on la conserve (Luc, XI, 28). Confiez-la donc aux entrailles mêmes de votre âme, si je puis parler ainsi, faites la passer dans vos affections et dans vos mœurs. Nourrissez-vous bien et votre âme sera heureuse de son embonpoint, gardez-vous d'oublier de prendre votre nourriture, si vous ne voulez que votre cœur se dessèche, mais, au contraire, donnez à votre âme un aliment gras et substantiel.

3. Si vous gardez ainsi la parole de Dieu, il n'y a pas l'ombre de doute que vous serez vous-même gardé par elle; car le Fils viendra en vous avec le Père, vous serez visité par ce grand

prophète qui renouvellera Jérusalem et fera toutes choses nouvelles. Car voici ce que cet avènement produira en nous, il fera que de même que nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous portions aussi l'image de l'homme céleste (I Cor., XV, 49). Et de même que l'antique Adam s'est répandu dans tout l'homme et l'occupe tout entier, ainsi le Christ nous possédera tout entier, comme il nous a créés et rachetés tout entiers, comme il nous glorifiera tout entiers, et comme il nous a sauvés tout entiers le jour du sabbat. Autrefois le vieil homme était en nous, il nous remplissait tellement que ce prévaricateur agissait par nos mains, parlait par notre bouche, aimait dans notre cœur. Nos mains, il les rendait deux fois coupables en les consacrant au crime et à de honteuses actions; notre bouche, il l'ouvrait en même temps à l'arrogance et à la détraction, et notre cœur, il le remplissait des désirs de la chair

et de l'amour de la gloire temporelle. Mais aujourd'hui, si nous sommes redevenus une créature nouvelle, tout ce qui était de l'ancienne est passé, et l'innocence a pris la place du crime dans notre main, la continence a pris celle des honteuses actions; dans notre bouche, des paroles de confession ont succédé à celles de l'arrogance et des discours édifiants ont remplacé ceux de la détraction; en sorte que les entretiens d'autrefois se sont éloignés de nos lèvres. Quant au cœur, la charité s'y est substituée aux désirs de la chair et l'humilité à l'amour de la gloire temporelle. Or voyez si dans ces trois renouvellements les élus à qui il a été dit: « Placez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre main (Cant., VIII, 6), » et ailleurs: « Sa parole n'est pas éloignée de vous, elle est dans votre bouche et dans votre cœur (Rom., X, 8), » ne possèdent point le Christ et le Verbe de Dieu.

Le « millénarisme »

Mgr Weakland

Le Millénarisme est une croyance selon laquelle le Christ retournera avant le Jugement Dernier, afin d'établir un royaume qui durera mille ans. Les martyrs et les justes régneront avec lui.

Ce millénaire sera une période de paix pour tous les justes car Satan sera enchaîné. Ce n'est qu'à la fin qu'un combat féroce s'engagera avant que le Christ ne remporte la victoire finale sur Satan. Ces opinions se basent sur une lecture littérale du Livre de l'Apocalypse (20,1- 15).

La prédiction de la fin du monde de la part des religions semble être une mode éternelle. Les « Secrets d'Enoch » (écrit avant l'année 70 ap. J.C.) compare l'histoire du monde à celle de la création.

La création a été effectuée en sept jours, la durée du monde sera de 7000 ans, soit mille ans pour chaque jour. La Résurrection du Christ a inauguré la sixième période, en conséquence la Seconde Venue et le début du millénaire ou des mille ans du règne pacifique du Christ commencerait en l'an mille.

Cette opinion fut émise de temps en temps tout au long de l'histoire primitive de l'Église et réapparut fortement avant l'an 1000. Elle s'éteignit, bien entendu, lorsque le Christ n'est pas venu en l'an 1000.

Nombreux furent ceux qui persévérèrent dans cette attente le Jour de l'An 1000, tant ils étaient sûrs que la fin était imminente. Une réelle débauche explosa à mesure que s'écoulaient les jours sans que rien n'advienne. Néanmoins, tout l'an 1000, plein de prophètes aux théories contradictoires sur le Second Avènement, demeura pour la chrétienté une année pénible.

Le millénarisme allait resurgir régulièrement dans l'histoire de l'Église. De semblables théories étaient de l'ordre du commun en temps de peste ou de persécutions. De nombreuses églises fondées pendant la Réforme, particulièrement celles qui suivaient une interprétation littérale de l'Écriture sans respecter le genre littéraire du livre en question, adoptèrent certains aspects de cette ligne de pensée.

Parfois certains responsables religieux se lamentent de ce que le Livre de l'Apocalypse figure dans l'Écriture Sainte. L'Église primitive nous aurait évité beaucoup de difficultés si ce livre avait été omis, disent-ils mi-gouailleurs.

Il est vrai que la littérature apocalyptique est un style qui n'est pas familier aux catholiques. Cependant, son existence dans l'Écriture est significative.

Une telle littérature était commune du temps de Jésus. Il nous prévient fermement de ne pas essayer de déterminer la date de la fin du monde et nous encourage à être prêts à tout moment, vu que nous ne connaissons ni le jour ni l'heure.

Ce livre est plein de descriptions symboliques, dont beaucoup ne sont plus claires pour des lecteurs du 20ème siècle. Souvent les allusions sont très obscures car elles se réfèrent à des personnes de cette époque oubliées depuis longtemps.

Les empereurs et les gouverneurs avaient des noms de code, un système de protection en quelque sorte pour l'auteur et les lecteurs chrétiens. On y faisait aussi allusion indirectement à des événements utilisés symboliquement pour illustrer des vérités plus universelles.

Nous pourrions l'appeler littérature de résistance. Son but était de fortifier la foi et le courage de personnes soumises à la persécution. Elle assure le lecteur de la puissance de Dieu, manifestée en Jésus-Christ, triomphant de tout mal.

C'est une exhortation à demeurer ferme contre toute adversité. C'est aussi un rappel que Dieu a créé ce monde et nous tous en vue d'une plus haute destinée, celle de partager avec lui la vie éternelle.

Selon la tradition catholique la période de 1000 ans n'est pas à prendre littéralement. Elle équivaut à une longue période. Nous croyons qu'elle a commencé avec la Résurrection victorieuse de Jésus-Christ, qui nous a permis de partager la vie divine de Dieu par le baptême. C'est ainsi que le règne de la mort et de Satan a été vaincu.

Nous continuons à célébrer le règne du Christ (le Christ Roi) et nous croyons que tous les saints sont auprès de lui et à nos côtés, nous qui sommes son Église (la Communion des Saints). Nous ne pouvons pas être séparés du Christ et des autres croyants.

Nous savons que le combat entre le bien et le mal est incessant mais que le Christ, établi du côté du bien, triomphera. Il est l'assurance de notre victoire.

Nous attendons aussi le Jugement Dernier. Nous ne savons pas quand ce jour adviendra. Dieu ne nous l'a pas révélé et tout effort pour essayer de le calculer à partir des symboles du Livre de l'Apocalypse n'est que pure conjecture de piètre nature.

Nous serons jugés au dernier jour, non sur la véracité de nos prédictions, mais sur la bonté de nos vies.

L'Archevêque de Milwaukee, Mgr Rembert Weakland, O.S.B., a publié cet article dans la revue locale du diocèse le « Catholic Herald » en 1994; reproduit par le Bulletin de l'ICCRS.

Étude d'Apocalypse 19,5 à 20,15

Les noces de l'Agneau

par le P. Dominique Auzenet

Nous abordons l'avant-dernière partie de l'Apocalypse. Ce n'est pas un septénaire explicite. Pourtant, après la préface clé (19,5-10), on pourrait admettre qu'il y a une suite de sept visions délimitées par l'enchaînement répétitif « Alors je vis » (19,11.17; 20,1.4./7/.11; 21,1). Ce début du chapitre 21 (1-8) serait alors à inclure dans cette sixième partie.

Cependant, nous pouvons choisir un autre plan, plus simple et plus pratique pour l'étude. À partir du chapitre 21, l'Apocalypse nous dévoile l'Épouse de l'Agneau, la Jérusalem nouvelle. Pour l'instant retentit l'invitation aux noces, et nous allons assister aux ultimes préparatifs de la fin de l'histoire. Ces préparatifs des noces sont contenus dans ces quelques mots: victoire définitive du Verbe de Dieu; défaite définitive de Satan.

Préface clé: annonce des noces de l'Agneau 19,5-10

Une voix sort du trône pour inviter à la louange, probablement la voix d'un ange, comme au chapitre 21, verset 3, alors qu'au même chapitre 21, verset 5, Dieu lui-même parle. Cela suggère l'initiative et l'action divine à laquelle rien n'échappe. Le ciel est en fête; c'est une grande liturgie de louange dont le bruit ressemble à la voix même du Fils ("grandes eaux", 1,15). C'est la louange du Fils et de la création tout entière qui acclame Dieu qui règne. C'est une manifestation de la gloire de Dieu (« le grondement de violents tonnerres »). C'est un immense « Alleluia » (le quatrième et dernier), car le Démon n'a pu empêcher la réalisation du dessein de Dieu. Le Dieu tout-puissant, Yahvé Sabaoth, a pris la tête de son peuple et l'a sauvé. Dieu règne! Cette acclamation du règne de Dieu éclatait déjà par anticipation au chapitre 11, verset 17.

Et pour la première fois apparaît le thème des Noces de l'Agneau, de l'Épouse. Nous sommes là au cœur du mystère de la création et de la rédemption: le monde et l'humanité sont prédestinés à une union nuptiale avec le Christ glorieux et *ce mystère nuptial est vraiment l'envahissement de toute la création par la gloire du Fils de Dieu*. L'amour humain, tel qu'il est vécu dans le mariage ne peut être qu'une parabole, car les personnes ne peuvent que se rapprocher et s'étreindre; le fait d'être l'un au-dedans de l'autre n'appartient qu'au Christ et à l'Église; c'est pourquoi saint Paul dit du mariage: « Ce mystère est de grande portée; je veux dire qu'il s'applique au Christ et à l'Église » (Ep 5,32).

« Voici les noces de l'Agneau, et son épouse s'est faite belle » (v.7). Comment ne pas rappeler l'action de grâce du pro-

phète Isaïe (61,10): « Je suis plein d'allégresse en Yahvé, mon âme exalte en mon Dieu, car il m'a revêtu de vêtements de salut, il m'a drapé dans un manteau de justice, comme l'époux qui se coiffe d'un diadème, comme la fiancée qui se pare de ses bijoux »? Selon l'usage oriental, c'est l'époux qui a fourni l'habit de noces. Et quel est-il? « On lui a donné de se vêtir de lin d'une blancheur éclatante. Le lin, c'est en effet les bonnes actions des saints » (v.8). La blancheur, dans l'Apocalypse, est signe de la gloire divine. Le terme *dikaïomata* serait mieux traduit encore par « justification » des saints. *L'Épouse est splendide grâce à la gloire que les saints et les martyrs ont reçue de Dieu*. Et c'est par leur intermédiaire que la gloire envahit l'ensemble de l'Église. *L'Épouse est revêtue de la sainteté des saints et des martyrs, et ce sont tous les hommes pécheurs qui en profitent*. Il y a une sorte de péréquation des grands saints avec les pauvres que nous sommes. La justice des autres est aussi la mienne; les trésors des autres sont aussi les nôtres. « Toute âme qui s'élève élève le monde » (E. Lesueur). « Toute la mer monte pour une pierre qu'on y jette » (Pascal). Nous sommes le corps du Christ; aucun membre n'est sauvé indépendamment des autres, donc individuellement. Ceux qui reçoivent la grâce de la sainteté ou du martyre sont appelés à coopérer au salut de leurs frères. Les autres seront sauvés en recevant en partage la sainteté et les mérites des premiers.

Voici que l'Épouse est prête pour les noces. « Heureux ceux qui sont invités au festin des Noces de l'Agneau. « Comme toutes les béatitudes, celle-ci s'adresse aux lecteurs, aux chrétiens persécutés. Elle les encourage à la fidélité, car les saints et les martyrs assisteront à ce « grand festin de Dieu » (v.17), C'est la promesse même de Dieu.

Il n'est pas tellement étonnant que saint Jean se prosterne devant l'ange. Cette attitude est à comprendre à la lumière de l'Ancien Testament où l'on se prosterne parce que l'ange du Seigneur peut être une manifestation du Seigneur lui-même; ce peut être pour le Seigneur une façon d'apparaître, comme à Gédéon et à de nombreux autres personnages de l'Ancien Testament. Pleins du sens du sacré, ils se prosternaient aussi bien devant l'envoyé de Dieu que devant Dieu lui-même, parce qu'entre les deux, il y a une liaison telle que se prosterner devant un ange, pour un Israélite, n'est pas un acte d'idolâtrie.

Cependant, la mise au point de l'ange souligne qu'il n'est qu'un « compagnon de service ». L'ange n'est donc pas le double de Dieu, il est à son service, tout comme les martyrs et les saints; on ne peut adorer que Dieu. Il est « com-

pagnon de service «, comme les saints et les martyrs, ceux « qui gardent le témoignage de Jésus « (v.10; voir 12,7). Le témoignage de Jésus, c'est le témoignage qu'il vient rendre au Père, à travers son message, sa vie et sa mort en croix, témoignage de fidélité. *Garder le témoignage de Jésus, c'est marcher sur ses traces, et vivre la même fidélité au Père jusqu'au martyre.* L'ange par son service, les chrétiens persécutés par leur sacrifice, tous cherchent la gloire de Dieu. Vivre pour la gloire de Dieu et le salut du monde, c'est l'exemple de Jésus, et c'est finalement la spiritualité profonde contenue dans les Écritures. C'est « l'esprit de la prophétie », c'est-à-dire de tout ce qui est annoncé par l'Ancien Testament. La réalité profonde que les prophéties visaient se trouve totalement présente dans le témoignage de Jésus.

Le Messie victorieux 19,11-16

Le ciel ouvert est le signe que se déroulent les événements de la Fin. Déjà annoncé au chapitre 11 (v.19), le temps de la Fin s'ouvre au chapitre 15 (v.5), par le temps de la Colère de Dieu, et se poursuit maintenant par le temps de la « destruction de ceux qui détruisent la terre » (11,18). Car il faut que le monde soit purifié avant qu'apparaisse la Jérusalem nouvelle.

Saint Jean voit un cavalier blanc. Le septénaire des sceaux nous l'avait déjà montré, comme en un éclair (6,2) : il parlait en vainqueur et pour vaincre. Son nom est précisé ici : « le Verbe de Dieu », désignation bien johannique du Christ Jésus (voir Jn 1,1 et 1 Jn 1,1). Il se nomme aussi Fidèle et véridique. Fidèle, car il est l'époux qui n'abandonne pas son épouse infidèle. Véridique, car il a livré sa vie pour se préparer une épouse sainte et immaculée. On remarquera que ces titres étaient déjà donnés à Jésus au début du livre (1,5; 3,7.14).

Ces quelques versets que nous présente cette vision du Christ sont une savante composition johannique à partir des textes de l'Ancien Testament (« le témoignage de Jésus, c'est l'esprit de la prophétie ») qui développent plusieurs aspects de son identité et de sa fonction. Il est le Messie qui doit mener paître les nations avec une verge de fer (v.15; cf. Ps 2,9). Il est le Fils de l'Homme (ses yeux sont comme une flamme ardente, 1,14) et son nom mystérieux qualifie sa transcendance et sa divinité (v.12). Il est l'anti-empereur, couronné de nombreux diadèmes (v.12), il est le « Roi des rois et le Seigneur des seigneurs » (v.16; notons à ce propos que c'était la coutume de graver sur les cuisses des statues les noms des personnalités représentées). Il est le Juge, son manteau est « baptisé » du sang des martyrs (v.13) qui devient en lui le vin de la colère (v.15), ces deux traits s'inspirant de la prophétie d'Isaïe (63,1-3), déjà citée (14,19-20). Il juge, il fait la guerre (v.11), les armées du ciel le suivent (v.14).

«Le Messie biblique n'est pas guerrier, en ce sens qu'il n'accom-

plit pas d'acte de guerre pour constituer son royaume. La puissance de Dieu y suffit et elle est décrite très discrètement.

Au contraire, l'apocalyptique juive a développé l'image d'un Messie guerrier. Saint Jean s'inspire visiblement de notre conception. Il projette le messianisme guerrier sur la guerre eschatologique d'Ezéchiel, pour y situer le rôle du Christ. Notons d'ailleurs que cette intervention ne se fait que pour vaincre la Bête et ses armées (XIX, 19-21) et non pas pour détruire Babylone, ni le pouvoir de Satan. Elle ne conviendrait que là où la présence de la Bête confère à la scène le caractère d'une lutte entre deux chefs d'armée rivaux.

Notons que, pour exprimer cette référence au thème apocalyptique du guerrier-sauveur, saint Jean ne cite aucun apocryphe. Il ne nomme pas le Fils de l'Homme, car celui-ci, ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, n'apparaît comme guerrier. Il met en scène la Parole de Dieu en invoquant le texte du livre de la Sagesse qui la présente comme un guerrier venant du ciel, figure qu'il surimprime sur la parole de Dieu d'Isaïe.

« Pendant qu'un silence tranquille enveloppait toutes choses, et que la nuit, dans sa course rapide, était en son milieu, ton Verbe tout-puissant s'élança du haut des cieux depuis le trône royal, comme un guerrier impitoyable au milieu d'une terre vouée à la mort. Il portait comme une épée effilée ton ordre irrévocable » (Sg 18,14) (J. Comblin, Le Christ dans l'Apocalypse", Desclée 1965, pp.95-96).

Une fois encore, il faut souligner que, dans l'Apocalypse, les images militaires et dures, en apparence contraires à l'Évangile, proviennent de l'Ancien Testament; elles sont dues à la volonté de saint Jean de souligner l'accomplissement des prophéties.

«Chez les prophètes, la Parole de Dieu, dotée de la toute-puissance divine, est parole de vie pour les justes, parole de condamnation et de mort pour les impies (cf. Os 6,5; Is 11,4). C'est par cette tradition prophétique que s'expliquent en premier lieu le tableau du chapitre 18 du livre de la Sagesse (vv. 14-16: la Parole vengeresse de Dieu descend du ciel armée d'un glaive), et tout autant le tableau apparenté d'Ap 19,11-16, qui met en scène le Christ Juge appelé Parole ou Verbe de Dieu » (A. Feuillet, La moisson..., pp.228-229).

Après avoir vu le cheval blanc « partir » au chapitre 6, v.2, on serait tenté de le voir « revenir » au chapitre 19,11... Or, cette vision n'est pas d'abord la vision de la venue du Christ en gloire; c'est la vision du Juge victorieux, présent à la totalité de l'histoire. Par sa croix et sa résurrection, le Christ a obtenu la victoire sur l'adversaire. Et cette victoire, il est vrai, doit être manifestée d'une façon décisive dans les temps de la Fin.

La grande purification du monde 19,17-21

L'invitation à la curée est reprise du livre d'Ezéchiel

(39,17-20), texte qui souligne la défaite de Gog qui montait contre Israël. D'où la présentation de ce repas... particulier, développé par une énumération à sept termes. Il est appelé le « grand festin de Dieu » (v.17) et l'on peut se demander s'il n'est pas à identifier avec le « festin des noces de l'Agneau ». En effet, ceux qui y sont invités sont appelés bienheureux (v.9), et on peut probablement les identifier avec les « armées du ciel » qui suivent le cheval blanc « sur des chevaux blancs, vêtus d'un lin blanc et pur » (v.14; cf. v.8). Au chapitre 17 (v.14), qui fait allusion au même événement, il est dit que l'Agneau vainqueur entraîne dans sa victoire « les appelés, les élus et les fidèles ». Tous ces chrétiens dont la sainteté est allée jusqu'au martyr sont appelés à assister et à participer à l'ultime purification du monde à la fin de l'histoire.

Les nations du monde, séduites par les trois esprits impurs (16,13-14) seront rassemblées pour combattre le Christ qui vient. Mais le Christ manifera sa victoire sous forme d'une sorte d'exorcisme qui purifiera le monde de cette double incarnation démoniaque que sont la Bête et le faux prophète. Tous deux seront « jetés vivants dans l'étang de feu embrasé de soufre » (v.20). C'est pour eux la seconde mort, la mort éternelle, l'enfer. La Bête et le faux prophète sont bien évidemment des entités collectives qui représentent une certaine quantité d'hommes. Ce sont les persécuteurs et les bourreaux qui ont commis le péché contre l'Esprit en luttant volontairement et lucidement contre la charité par leur brutalité persécutrice) et contre la lumière (par les idéologies justifiant la violence établie).

Il faut remarquer la distinction faite entre d'une part, la Bête et le faux prophète, qui sont « jetés vivants » en enfer et, d'autre part, tous les autres qui « périrent par le glaive qui sortait de la bouche du cavalier ». Cette distinction nuance l'avertissement du chapitre 14 (vv. 9 à 11), et souligne que l'enfer est destiné seulement à ceux qui ont égaré volontairement et lucidement tous les autres. Cependant Jean en a fait lui-même l'expérience (1,16-17), la Parole du Fils de l'homme nous juge et nous fait passer par une mort. *Lors de la venue du Juge, l'humanité devra passer par la mort. Le monde corrompu et pécheur devra disparaître pour faire place au monde nouveau.*

"Cette vie-ci disparaît vraiment, parce que le monde, ce monde lui-même doit disparaître. La Vie ne consiste pas à lui donner, à ce monde-ci, le pouvoir d'immortalité qui lui manque. C'est un monde corrompu et condamné. Ce monde doit mourir, parce qu'il est tout entier corrompu par la mort. Il est, en effet, homicide. Babylone est homicide (XVIII, 20, 24); et les hommes sont homicides (XVI, 6). La mise à mort de l'humanité est la juste vengeance de Dieu (XIX, 21). Saint Jean se représente le monde sous le signe du martyr: les uns sont mis à mort par les persécuteurs, et les persécuteurs méritent la mort comme châtement par un juste retour des choses. La mort est donc le résultat de la volonté des hommes. Ce sont les hommes qui mettent la mort dans le monde, les hommes séduits par le Dragon. Il n'y a donc pas de remède dans ce monde-ci. Il faut y renoncer entièrement"

(J. Comblin, op. cit., p. 203).

Satan enchaîné pour 1000 ans **20,1-3**

Le monde nouveau ne pourra pas advenir tant que Satan n'aura pas été mis hors d'état de nuire définitivement. C'est ce que nous demandons dans la prière du Notre Père: « Délivre-nous du Malin. » C'est pourquoi l'Apocalypse s'intéresse à Satan, à son existence, à son action, et à son sort final.

Les premiers versets du chapitre 20 nous présentent un ange qui enchaîne Satan et le précipite dans l'abîme. Bien que le cadre littéraire soit similaire, il n'y a aucun rapport avec l'événement décrit après la sonnerie de la cinquième trompette au chapitre 9 (v.1). Mais nous devons être attentifs à l'expression « précipiter ». Elle est toujours synonyme de la défaite de Satan, vaincu par la croix et la résurrection du Christ.

Par ailleurs, saint Jean fait explicitement référence à l'épisode du chapitre 12. Le chapitre 20 (v.2) reprend le chapitre 12 (v.9) dans la désignation du « dragon, l'antique serpent, qui est le Diable et Satan ». *Il est très probable qu'il s'agit dans les deux cas du même "événement". Satan est précipité du ciel, il est vaincu.* Au chapitre 12, dans la grande fresque qui nous dévoile les protagonistes du combat spirituel, Satan nous est montré comme l'acteur par excellence qui « fait la guerre aux saints et a le pouvoir de les vaincre" (13,7) par l'intermédiaire des deux Bêtes.

Mais ses agissements terrestres ne peuvent donner le change: c'est le Christ qui a « autorité » (12,10) et les martyrs l'ont « vaincu par le sang de l'Agneau » (12,11). Satan est vaincu. Il est donc normal que la vision du chapitre 20 nous présente Satan enchaîné dans l'abîme. Car s'il peut « porter le combat contre le reste de la descendance de la Femme » (12,17), Satan ne peut pas séduire les nations. Le titre le plus fort qui lui soit donné au chapitre 12 est celui de « séducteur du monde entier »; et cela se rapporte à l'action démoniaque des temps de la Fin, à ce déchaînement qui ne durera qu'un « peu de temps » (20,3 et 12,12), lorsque les mille ans seront accomplis.

Les martyrs règnent avec le Christ **pendant 1000 ans 20,4-6**

Ce nouveau tableau (vv. 4 à 6) semble au premier abord très obscur. Le récit s'ouvre sur une vision de trônes, au pluriel. Cette vision est une reprise du livre de Daniel (7,9) où il s'agit de trônes de juges (les saints de Dieu sont appelés à juger avec lui). « Tandis que je contemplais... des trônes furent placés... le tribunal était assis... » (Dn 7,9-10). Cette présentation apocalyptique du jugement est

utilisée ici par saint Jean : « A ceux qui vinrent y siéger, il fut donné d'exercer le jugement » (trad. T.O.B.).

D'une part, saint Jean voit des trônes; d'autre part, il voit ceux qui exercent le jugement, c'est-à-dire l'ensemble des martyrs et des saints vainqueurs de la Bête, désignés ici par le mot « âmes ». Il y a sûrement inclusion avec la prière des martyrs (6,9); dans les deux cas, les martyrs sont regardés comme vivant en Dieu après leur mort corporelle, puisqu'on leur applique le terme d'« âmes ». Or, que se passe-t-il pour eux? Quel est le sort des martyrs après leur mort? La réponse de saint Jean est celle-ci : « Ils reprirent vie (ézèsan) et régnèrent avec le Christ pendant mille ans. »

L'expression est empruntée à la vision des ossements desséchés d'Ezéchiel (37), qui annonce d'abord la restauration d'Israël après les souffrances de l'Exil : « Je prophétisai comme il m'en avait donné l'ordre, et l'Esprit vint sur eux; ils reprirent vie (ézèsan, dans la version grecque des Septante) et se mirent debout sur leurs pieds : grande, immense armée. Alors il me dit : Fils d'homme, ces ossements c'est toute la maison d'Israël. Les voilà qui disent : nos os sont desséchés, notre espérance est détruite, c'en est fait de nous. C'est pourquoi prophétise. Tu leur diras : Ainsi parle le Seigneur Yahvé. Voici que j'ouvre vos tombeaux; je vais vous faire remonter de vos tombeaux, mon peuple, et je vous ramènerai sur le sol d'Israël » (Ez 37,10-12). Il n'est pas question, dans cette vision d'Ezéchiel, de résurrection des corps, ce qui serait hors du contexte littéraire et historique (tout au plus oriente-t-on les esprits vers une telle croyance qui se fera jour plus tard). Il n'est pas question non plus de retour à la vie des exilés morts depuis leur déportation. Il s'agit de la restauration de la nation dispersée, asservie, et comme frappée de mort. Elle va reprendre vie.

En ce qui concerne les martyrs, il faut comprendre que leur défaite apparente est une victoire, leur mise à mort une entrée dans la vie. C'est suggéré tout au long de l'Apocalypse, notamment au chapitre 11 (v.11) en des termes également empruntés à Ezéchiel (37), où il est dit des deux témoins, c'est-à-dire de tous les martyrs de tous les temps : « Après ces trois jours et demi, un souffle de vie, venu de Dieu, entra en eux, et ils se dressèrent. » *« Configurés à l'Agneau immolé, les saints et les martyrs ont part au règne glorieux du Christ immédiatement après leur mort. »*

Nous avons noté, au fur et à mesure de la lecture du livre, six passages précédents où saint Jean ébauche et précise progressivement une réponse à la question du destin des martyrs après leur mort. Ce septième texte est évidemment le plus explicite, et le plus original dans l'ensemble de l'Écriture.

Ce règne des martyrs avec le Christ, l'Apocalypse en fait un règne de mille ans. D'une part, Satan est enchaîné pendant mille ans; d'autre part, les martyrs règnent avec le

Christ pendant mille ans. Que représente cette période de mille ans?

« Le sens du règne de mille ans ne nous paraît pas tellement obscur. Il s'agit du règne des « âmes » des martyrs (20,4) [...] Mais il ne s'agit pas d'un règne semblable à celui des royaumes terrestres visibles, charnels. Il s'agit des « âmes » qui attendent sur « terre » (dans ce monde) la venue du monde futur. »

La période où Satan est enchaîné, c'est maintenant qu'elle existe. En ce moment et depuis la formation de l'Église, Satan est enchaîné; il agit par ses suppôts, les deux Bêtes. Mais à la fin des temps, quand les deux Bêtes auront été vaincues, il sera délié un temps, et tentera lui-même un dernier assaut désespéré, après quoi il sera relégué définitivement dans l'abîme de feu.

Saint Jean utilise le schème du millénium, bien connu de l'apocalyptique juive, pour résoudre un problème qui préoccupait la chrétienté de la fin du premier siècle. En ce moment, devant le fait du martyr, se pose la question : que deviennent les chrétiens mis à mort? Comme leur vie chrétienne sur cette terre a été interrompue, que se passe-t-il en attendant la résurrection finale? Vivent-ils? Où sont-ils? Dans un shéol? Dans un enfer quelconque? [...]

En attendant la résurrection des corps, les âmes des témoins ressuscitent et participent déjà de la vie et du règne du Christ dans une Sion spirituelle qui est une anticipation de la nouvelle Jérusalem" (J. Comblin, op. cit., p. 214-215).

Il semble bien que cette interprétation de la période de mille ans soit la seule qui rende compte de toutes les précisions de la vision de Jean, chapitre 20, versets 4-6. Voici, en résumé, les trois grandes interprétations actuelles données à ce passage de l'Apocalypse :

"La signification à donner aux « mille ans » a été, évidemment, l'objet de discussions indéfinies. Passer ici en revue les opinions et en faire un examen approfondi serait sortir de notre sujet. Beaucoup d'auteurs anciens, prenant à la lettre les visions de l'Apocalypse, ont cru y trouver le « millénarisme », théorie inspirée de spéculations messianiques juives et de rêves humains universels : avant la résurrection générale, le Christ reviendrait sur la terre pour y régner pendant dix siècles et il associerait à ce règne les chrétiens les plus méritants, qui seraient au préalable ressuscités. Ce serait une période de bonheur terrestre extraordinaire, dont l'évocation permet de lâcher la bride aux imaginations. Ce genre d'interprétation ne tient pas compte du fait que l'Apocalypse s'exprime continuellement en langage symbolique. À l'interpréter comme si elle communiquait des renseignements matériels précis, on est sûr de se méprendre. Par ailleurs, le millénarisme ajoute au texte bien des éléments qui n'y sont pas. Dans ce passage (20, 4-5), Jean n'affirme ni un retour du Christ, ni un règne sur la terre.

En réaction contre le millénarisme, "l'interprétation augustinienne" adopte des perspectives extrêmement larges. Le règne de mille ans est considéré comme une représentation symbolique du temps de l'Église, depuis la résurrection du Christ jusqu'à la fin du monde. La « première résurrection » est comprise de la régénération des croyants, effectuée dans le baptême. Après leur baptême les chrétiens sont déjà rois avec le Christ. Cette seconde

interprétation assimile le texte de 20,6 aux deux autres (1,6; 5,10) qui, effectivement, affirment la royauté sacerdotale des baptisés. Mais elle oublie que le contexte donne, cette fois, des précisions très différentes. Selon la phrase de 20,4, les premiers ressuscités sont d'abord et avant tout des chrétiens qui ont été décapités à cause de leur foi. Il ne s'agit donc pas simplement de n'importe quels baptisés.

Mieux vaut sans doute voir en 20,4-5 l'expression vigoureuse d'une certitude exprimée souvent dans le Nouveau Testament : « Si nous mourons avec lui, avec lui nous vivrons, si nous tenons ferme avec lui, avec lui nous régnerons » (2 Tm 2, 11-12).

Jean ne se contente pas de répéter ce principe général : son regard de foi en discerne une application plus concrète dans le cas des martyrs et des autres chrétiens exemplaires : puisqu'ils ont participé plus intensément à la passion du Christ, ils ont, sans attendre, une participation effective à son règne. Les martyrs et les saints « vivent » (20,5) dès maintenant avec le Christ et de même que la fécondité de la passion du Christ ne s'est pas manifestée seulement par sa gloire céleste, mais aussi par l'extension de son règne « spirituel sur la terre, ainsi également les martyrs et les saints jouiront d'un pouvoir sur la terre, en union avec lui. Leur victoire procurera à l'Église une très longue période de paix et lui assurera une nouvelle vitalité. C'est en ce sens, semble-t-il, qu'on peut le mieux comprendre l'affirmation d'un règne des martyrs et des saints avec le Christ, pendant mille ans, dès avant la résurrection générale. Et ce règne est étroitement lié au sacerdoce, c'est-à-dire à la relation privilégiée qu'ils ont désormais avec le Christ et avec Dieu. En cette phrase de l'Apocalypse, il est permis de reconnaître, non seulement un des premiers témoignages de la vénération que l'Église a accordée très tôt à ses martyrs et à ses saints, mais aussi le fondement de la piété qui, dès les premiers siècles, a porté les chrétiens à recourir à leur intercession. S'ils sont prêtres du Christ et règnent avec lui, il n'est certainement pas vain de s'adresser à eux » (A. Vanhoye, Prêtres anciens, prêtre nouveau selon le Nouveau Testament, Seuil, 1980, pp.336-337).

Ce règne des martyrs avec le Christ, saint Jean l'appelle la « première résurrection ». « Heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection » (20,6). Cette béatitude n'affirme pas qu'il faut être saint pour participer à la première résurrection, mais qu'on est saint parce qu'on y participe. C'est un don de Dieu, c'est l'accomplissement de la promesse faite aux vainqueurs. Et c'est pour cela aussi qu'elle est un privilège. On ne peut l'obtenir que par un attachement inébranlable au « témoignage de Jésus » et à la « Parole de Dieu », en refusant de se prosterner devant la Bête. « Les autres morts ne reprirent pas vie avant l'accomplissement des mille ans » (20,5). Cette première résurrection libère définitivement les saints et les martyrs de l'emprise possible de l'enfer, appelée « seconde mort », et les établit dans une possession plénière de la royauté et du sacerdoce du Christ.

L'appellation de « première résurrection » est pour saint

Jean le moyen de concilier la vie des justes dès leur mort avec la perspective de la résurrection finale.

"Le Nouveau Testament ne semble pas envisager que les âmes seules sont jugées et sanctionnées en attendant une résurrection finale. Ce sera plutôt le fruit d'une réflexion postérieure (peut-être amorcée en Mt 10,28). Les auteurs bibliques ne pensent pas aux « âmes séparées », et quand ils évoquent les âmes de ceux qui sont passés par la mort, ils semblent les considérer comme déjà ressuscités " (D. Sesboüé, La mort et après, in Prêtres Diocésains, 1975, p. 171).

Nous nous souvenons que l'Apocalypse donne la participation à la royauté et au sacerdoce du Christ comme une réalité présente de la vie du baptisé (voir 1,6-9 et 5,10). Mais il semble que la « première résurrection » confère à ceux qui y ont part la plénitude de la participation à la dignité du Christ Prêtre, Prophète et Roi. Le jugement qui leur est remis, la Royauté et le Sacerdoce qu'ils reçoivent en plénitude, font que les saints et les martyrs partagent avec le Christ la responsabilité du salut du monde dans l'exaltation de la gloire, après l'avoir partagée pendant leur vie terrestre dans l'abaissement de la croix. Jésus n'a-t-il pas présenté l'exercice de nos responsabilités ecclésiales pendant notre vie terrestre comme un test en vue de responsabilités plus grandes à venir, par exemple dans la parabole des mines (Lc 19,11-27)?

"Les martyrs sont passés du premier degré du sacerdoce, qui est commun à tous les baptisés, à un degré supérieur. Ce premier degré a pour fondement la mort rédemptrice du Christ, qui « nous a déliés de nos péchés » et a fait de nous « des prêtres pour son Dieu et Père ». Ce premier degré n'est évidemment pas le terme de la vie chrétienne, mais son début. Il constitue le point de départ d'une vocation qui tend à une réalisation plus parfaite du sacerdoce, grâce à une participation personnelle au sort de l'Agneau égorgé. L'Apocalypse ne se lasse pas d'insister sur cette vocation. Les martyrs l'accomplissent à la perfection [...]. La mort des martyrs et la fidélité sans compromis des autres fidèles constituent donc la voie d'accès à un accomplissement plus parfait du sacerdoce chrétien, source de bonheur et de sainteté : « Heureux et saints... ils seront prêtres de Dieu et du Christ » (20,6) [...]. Les martyrs et les saints sont ainsi prêtres « chrétiens » à un double titre : parce qu'ils doivent au Christ leur sacerdoce et parce qu'ils sont consacrés au culte du Christ en même temps qu'à celui de Dieu " (A. Vanhoye, op. cit., pp.333-335).

Ces trois premières visions se rapportent toutes trois à la totalité du temps de l'histoire humaine. Le Christ est vainqueur, et il vient sans cesse dans l'histoire comme juge de l'humanité. Dans le même temps, Satan est vaincu et il est enchaîné, son action est soumise à la volonté divine. Les martyrs ont accès à la gloire céleste dès le moment de leur mort, et ils règnent avec le Christ tout au long des « mille ans » de l'Église.

C'est maintenant que saint Jean va révéler le combat final.

Satan enchaîné et précipité en enfer

20,7-10

En lisant l'ensemble des visions des chapitres 19 et 20, on pourrait y chercher un déroulement chronologique, et se poser cette question: pourquoi Satan n'est-il pas jeté en enfer en même temps que la Bête et le faux prophète? Pourquoi faut-il qu'il soit délié avant d'aller les rejoindre?

Dans la succession des visions, saint Jean va et vient. Il commence son propos: les noces de l'Agneau et le grand nettoyage du monde que cela suppose; le Christ Juge est victorieux des deux Bêtes. Ensuite, saint Jean s'intéresse à Satan lui-même pour dire qu'il est enchaîné pendant le temps de l'histoire, et qu'il n'est, en définitive, déchaîné que pour être anéanti. Mais tout cela n'est qu'une seule et même victoire décisive du Christ Juge, décrite plusieurs fois en des visions successives.

Le temps de l'Église s'achève avec la manifestation de la Colère de Dieu et l'écroulement du monde pécheur. C'est alors que le Christ manifeste la plénitude de sa victoire. C'est aussi le moment où Satan est délié pendant « un peu de temps » (20,3), temps qu'il met à profit pour « séduire les nations » (20,8) et dresser le monde entier contre le Christ qui vient. Peine perdue, car la libération de la puissance de la croix et de la résurrection du Christ opère la grande purification attendue. *L'humanité fait son passage vers le Monde nouveau à travers la mort, tandis que la trinité satanique, Bête, faux prophète et Satan lui-même sont relégués éternellement en enfer.* Les racines du Mal et de l'Iniquité sont arrachées. Tel est le résumé de ces visions que nous pourrions faire, afin de satisfaire notre esprit cartésien! Sans oublier d'admirer de quelle sève biblique sont nourris le langage et les descriptions de saint Jean. C'est cela qui nous dérouté, et pourtant...

Saint Jean fait appel, de façon répétée, à trois chapitres du livre d'Ezéchiel: 37,38,39. On le remarque facilement en analysant la description du « grand festin de Dieu »; la première résurrection est exprimée en des termes se référant à la vision des ossements desséchés; la mention de Gog et Magog provient directement d'Ezéchiel (38-39). Dans ces chapitres, Gog personnifie les puissances hostiles au peuple de Dieu. Il s'avance du nord (38,6-15), point de départ des grandes invasions. Ce conquérant barbare est, comme Babylone, l'instrument de Dieu pour soumettre Israël à une dernière épreuve (38,7-9,14), avant d'être lui-même réduit à l'impuissance (39,11-16). Ces deux chapitres d'Ezéchiel forment le texte majeur d'un ensemble de textes exprimant la nouvelle qu'un assaut des nations ennemies a échoué devant Sion. Ces textes « semblent appartenir aux plus anciennes traditions pré-exiliques sur Jérusalem [...]. Cette tradition s'est déployée tout à coup très largement chez Esaïe [...]. Fait intéressant, cette prophétie

(d'Ezéchiel 38-39) se réfère explicitement à des oracles antérieurs; elle se situe à ses propres yeux dans une tradition prophétique plus ancienne " (G. Von Rad, *Théologie de l'Ancien Testament*, Labor et Fides, t. II, pp.253-254).

L'Apocalypse de saint Jean, après d'autres apocalypses, reprend une nouvelle fois ces traditions et les insère dans sa perspective propre. Gog et Magog y sont les symboles de l'hostilité du monde entier contre le « camp des Saints », « la cité bien-aimée » (v.9), c'est-à-dire l'Église, le Corps du Christ formé par ceux qui ont part à la première résurrection, qui est une première annonce de la cité sainte du chapitre 21.

Mais « un feu descend du ciel » (voir Ez 38,22). La victoire du Christ est présentée comme immédiate et totale. Cette présentation est caractéristique des livres apocalyptiques qui évoquent la grande victoire facile du Messie sur ses ennemis. Une telle présentation provient même de l'Ancien Testament: en lisant les prophètes, on constate comment, pour annoncer la conquête de la terre palestinienne par le peuple de Dieu, ils parlent d'une intervention spéciale de Yahvé dans une grande bataille où il anéantira complètement ses adversaires.

Au-delà de cette expression très biblique du message de saint Jean, nous en retiendrons surtout l'essentiel. Comme Jésus l'avait annoncé (en Mt 25,41), Satan est définitivement refoulé en enfer. Ce sont les deux passages du Nouveau Testament qui mentionnent le feu de l'enfer comme destin final du démon.

La résurrection des morts et le jugement 20,11-15

Voici qu'apparaît le trône de Dieu. La présentation du Père est très discrète: un trône (Dn 7,9; Ap 4,3), de couleur blanche, exprimant la gloire de Dieu. La disparition de la première création est évoquée rapidement; c'est la fin du monde, la fin d'un monde pécheur. Elle sera rappelée au chapitre 21 (v.1) pour en montrer l'aspect positif qui est le renouvellement du monde. L'image employée provient de l'Ancien Testament (voir Is 51,6 et Ps 102,26). Jésus l'a utilisée (« le ciel et la terre passeront », Mc 13,31), ainsi que saint Paul (« la figure de ce monde passe », 1 Co 7,21), alors que saint Pierre s'en sert pour en donner une forme apocalyptique bien plus violente qu'ici (voir 2 P 3,7-13).

Les versets 12 et 13 nous montrent « les morts debout devant le trône »; « la Mort et l'Hadès rendirent leurs morts »... Saint Jean ne parle pas de résurrection. Le mot n'est pas prononcé, sans doute parce qu'il a voulu le réserver à la « première résurrection » des martyrs. N'oublions pas que l'Apocalypse s'adresse avant tout à l'Église persé-

cutée et cherche à mettre en lumière la valeur du sacrifice des martyrs et leur destinée éternelle. Saint Jean ne parle pas de « seconde résurrection », car c'est celle qui existe pour tout le monde, justes et injustes. Elle n'est pas de soi un gage d'entrée dans le Monde Nouveau.

Si le mot de « résurrection » n'est pas prononcé, il semble pourtant qu'il s'agisse bien de ce que nous appelons habituellement « la résurrection générale » ou encore la « résurrection de la chair ». Jésus en parle ainsi dans le quatrième évangile: « L'heure viendra où tous ceux qui gisent dans les tombeaux entendront la voix du Fils de l'homme, et ceux qui auront fait le bien en sortiront pour la résurrection qui mène à la vie; ceux qui auront pratiqué le mal, pour la résurrection qui mène au jugement » (Jn 5,28-29). La résurrection est universelle: elle est en vue d'un jugement des hommes. La grande fresque du jugement des nations (Mt 25,31-46), sans parler de résurrection, évoque cette réalité finale du jugement de tous les hommes *sur le critère de leurs œuvres de charité*, pour séparer ceux qui doivent accéder au Royaume de ceux qui s'en iront au « châtement éternel ».

C'est bien cette même réalité qui est évoquée ici par les « livres ouverts »; « les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans les livres ». L'image est traditionnelle dans l'Ancien Testament (cf. Dn 7,10) pour exprimer la « mémoire » en Dieu de tous les actes de chaque homme. Les livres indiquent la connaissance universelle que Dieu a de nos actes et c'est d'après cette connaissance de nos actions que nous serons jugés. Ce qui veut dire que la totalité de notre passé nous est restituée lors du Jugement.

Mais il y aussi le « livre de vie » qui exprime le don du salut. Le livre de vie, traditionnellement, dans le judaïsme, contient les noms des justes auxquels est réservée la vie éternelle. « On remarquera le correctif deux fois apporté dans l'Apocalypse (13,8 et 21,27): c'est le livre de vie de l'Agneau et non plus le registre d'une prédestination aveugle » (P. Prigent, op. cit. p. 67). Car le Christ a versé son sang pour sauver tous les hommes. Le salut ne dépend pas d'abord de nos œuvres, il est gratuit. Le fait d'être sauvé a son origine première et fondamentale dans la volonté de Dieu qui est gratuite. Si nous restons fidèles à cette vocation, nous serons sauvés. Mais ce n'est pas notre fidélité qui est première; c'est l'appel de Dieu qui est premier, et c'est cela l'inscription dans le livre de vie.

Dieu veut que tous les hommes soient sauvés; le salut est un don de Dieu. Nous n'avons pas à mettre en balance deux situations possibles, le ciel d'un côté, et l'enfer de l'autre, que nous gagnons l'un ou l'autre par nos actions. Si nous entrons au ciel, ce n'est pas parce que nous l'avons gagné, c'est parce que cela nous a été donné et que nous avons accueilli ce don. Tandis que si nous allons en enfer, c'est parce que nous avons refusé ce don, et cela, Dieu n'y peut rien. C'est nous-mêmes qui nous effaçons du livre de

vie par le choix de notre liberté.

Nous sommes tentés de dire: Dieu est si bon que cela s'arrangera toujours, quoi que nous fassions. Or, cela n'est pas vrai. Précisément parce que Dieu nous aime et qu'il ne veut pas nous imposer un bonheur qui ne serait pas celui que nous aurions librement accepté. Notre dignité est celle d'êtres personnels doués de liberté. Et l'invocation si fréquente de notre faiblesse ne peut masquer cette dignité d'être libres quand nous disons: nous sommes de pauvres gens, et si nous nous fermons à l'amour de Dieu, c'est parce que nous sommes des êtres faibles... Or, dans la Bible, ce qui est prévu comme cause de damnation, c'est l'attitude de l'homme qui se ferme librement à l'amour de Dieu, attitude à laquelle Dieu ne peut rien. La seule chose qu'il peut faire, c'est que cet être qui se ferme à son amour, son amour ne le reçoive pas, et c'est cela qui le met en face du châtement final: *la seconde mort* (20,6-14). La damnation n'est pas d'abord un châtement qui serait une vengeance de Dieu face à quelqu'un qui aurait mal fait, ou encore la justice de Dieu qui rétribue chacun selon ses œuvres, C'est l'envers de son Amour, qui est impuissant en face de la liberté humaine qu'il nous a donnée. Cela nous montre à quel point Dieu nous donne une vraie liberté qu'il respecte.

Pour aider le lecteur à entrer dans cette perspective, je voudrais citer assez longuement des extraits de pages très éclairantes du livre du Père Molinié, *Le Courage d'avoir peur*. (Cerf, 4^eéd., 1979, pp. 182 à 188).

"Si nous n'acceptons pas d'avouer qu'en un sens notre salut éternel n'est pas assuré, c'est que nous refusons d'avoir confiance. *S'il est devenu presque impossible de parler de l'enfer aux chrétiens, ce n'est pas parce qu'ils ont peur, mais parce qu'ils ne veulent pas avoir peur. Ils ne peuvent pas supporter ce dogme parce qu'ils n'ont pas confiance: alors, s'ils croyaient à l'enfer, n'ayant pas confiance, ils seraient perdus.*

Ce que j'appelle le courage d'avoir peur, c'est tout simplement le courage de croire à l'enfer. Et je dis que le refus de ce courage est un refus d'avoir confiance, donc un très grand danger d'y aller, en un sens le seul: s'il y a un point où la génération actuelle est en danger, c'est celui-là. Il arrive certes que de braves gens refusent de croire à l'enfer parce qu'ils ont bon cœur et se sentent prêts à sauver tout le monde. Comme nous le verrons plus loin, ce n'est pas grave si on garde conscience du danger, et si on ne remplace pas la confiance théologique par l'optimisme.

[...] *Pour implorer miséricorde, il faut être exposé à un danger réel et le savoir. Si le danger n'est pas réel, il n'y a plus besoin de demander pardon. La conclusion pratique du sophisme en question (et c'est bien à cela qu'on aboutit en fait) peut se traduire ainsi: « Je n'ai pas besoin d'implorer la miséricorde car je l'ai déjà reçue. Inutile d'appeler au secours, car nous sommes déjà sauvés. » Dans cette perspective, en effet, nous ne courons*

plus aucun danger éternel, le seul qui soit sérieux. Il n'y a plus à désespérer ni à espérer, ... il est entendu qu'on va au ciel après la mort, c'est dans le programme, il serait intolérable et inadmissible de le mettre en doute; il n'y a plus à y penser, mais à s'occuper des choses de la terre, les seules sérieuses, puisque ce sont les seules à propos desquelles il convient encore de craindre et d'espérer.

Ce raisonnement évacue la miséricorde au nom même de la miséricorde. Au lieu de s'appuyer sur elle en l'invoquant, on en prend acte pour ne pas l'invoquer. On dit à Dieu: « Il paraît que vous êtes miséricordieux? Alors, attention hein! Ne me parlez pas d'enfer éternel; sinon, votre miséricorde, je n'y crois pas. » Vous voyez que pour invoquer la miséricorde sérieusement, il faut reconnaître non moins sérieusement que Dieu n'est pas obligé de nous la donner. Cet aveu est impliqué dans la confiance elle-même, il découle d'une phénoménologie correcte de la confiance. Prenons l'histoire de la pécheresse convertie au dernier moment, qui avait tellement impressionné Thérèse de Lisieux (elle insistait beaucoup pour qu'on la raconte à tous). Cette histoire, l'enseignement de Thérèse, l'enseignement de l'Évangile, et bien entendu le mystère de la Croix, tout cela n'a rigoureusement aucun sens si l'enfer n'existe pas, ou si le danger qu'il nous fait courir est pratiquement nul. Les paroles les plus consolantes de la Bible ne signifient plus rien si la damnation n'est pas un risque réel. Le prix à payer pour trouver la miséricorde, c'est justement d'accepter cette crainte. Ceux qui la refusent, refusent la miséricorde; ils trouvent que cela coûte trop cher de se mettre à genoux, physiquement et moralement, et d'avouer qu'on demande au bon plaisir de Dieu ce à quoi nous n'avons pas droit. [...]

Il y a en somme deux manifestations de la miséricorde:

1. Celle qui répond à la confiance qu'on met en elle, à la supplication humble et patiente. Cette manifestation est infaillible: Dieu répond toujours à un appel de ce genre. Je dirai qu'elle est ordinaire ou normale. Celui qui a trouvé l'attitude de la supplication confiante est déjà sauvé virtuellement... précisément parce qu'il accepte humblement de n'y avoir aucun droit.

2. Si quelqu'un ne sait pas prier, ne sait pas se mettre sous l'infux de la Miséricorde, il faut une intervention spéciale de celle-ci pour le tirer de cet état, le convertir et l'enfoncer dans l'humilité. Cette intervention n'est pas infaillible. Dieu répond à tous les appels... mais quand il n'y a pas d'appel, il faut une initiative nouvelle et gratuite de la Sagesse divine pour renverser l'orgueil de son piédestal et ressusciter ce mort qui ne sait plus dialoguer. Que Dieu réponde à celui qui demande, c'est gratuit et infaillible. Il ne peut pas s'en empêcher. Mais qu'il fasse demander celui qui ne demande pas, c'est gratuit et non infaillible. Si vous n'admettez pas cela, vous vous moquez de la Rédemption. S'il n'y a pas de danger réel, on ne voit pas très bien ce que Jésus est venu faire sur la Croix. La question n'est pas de savoir si l'on est pessimiste ou optimiste. Les personnes qui ont bon cœur ont tendance à penser que Dieu pardonne toujours, elles n'arrivent pas à croire qu'il puisse damner quelqu'un. Elles ont parfaitement raison de concevoir la bonté divi-

ne à partir de leur propre cœur et il est vrai que Dieu pardonne toujours à ceux qui le lui demandent. Ce que ces personnes ne comprennent pas — justement parce que cela ne leur ressemble pas — c'est l'endurcissement du cœur qui pourtant nous menace tous, le seul péché, au fond, que dénonce la Bible.

L'optimisme de ces braves gens est donc une bonne chose dans la mesure où leur confiance ne s'appuie pas sur cet optimisme; c'est au contraire leur confiance, jaillie de leur bon cœur, qui nourrit leur optimisme. Ce que je dénonce, c'est la sécurité paresseuse et insolente qui prend prétexte de la bonté divine pour affirmer: « ça va! Dieu est bon! Il n'y a pas besoin de s'en faire. » Cette doctrine est mortelle parce qu'elle tue la vraie confiance. Dans la mesure même où on dit cela, on commence à être en danger. Si cela effraie le lecteur, qu'il me pardonne: mon seul désir est de lui donner la vraie sécurité, la sécurité des pauvres".

En conclusion de l'étude de cette partie de l'Apocalypse, je voudrais souligner que saint Jean, dans l'ensemble de ses écrits, évoque la résurrection de trois façons différentes:

*La nouvelle naissance est déjà un passage de la mort à la vie; elle est le don de la vie éternelle à un cœur qui se donne à Jésus. « Celui qui écoute ma parole et croit en celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle; il ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jn 5,24). « Je suis la Résurrection et la Vie: celui qui croit en moi, même s'il meurt vivra; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » (Jn 11,25-26).

Ce don de la vie éternelle met le croyant fidèle à l'abri de la seconde mort, de l'enfer. Elle lui confère dès maintenant le sacerdoce et la royauté de Jésus, comme l'affirme l'Apocalypse (1,6 et 5,10).

*La première résurrection est une variante introduite par saint Jean dans l'Apocalypse, et qui s'applique uniquement aux saints et aux martyrs. Elle exprime que ceux-ci reçoivent en partage la plénitude de la Royauté et du Sacerdoce de Jésus, et qu'ils l'exercent immédiatement après leur mort corporelle, en étant présents aux combats de l'Église de la terre pendant tout le reste du temps de son histoire.

* La résurrection finale après la manifestation de la victoire du Christ, en vue du jugement de tous les hommes et du tri définitif entre ceux qui ont part au Royaume et ceux qui en sont exclus. C'est la perspective de Jean (5,28-29) et de l'Apocalypse (20,11-15). Il faut ajouter que l'Épouse de l'Agneau, vêtue « d'un lin resplendissant et pur, car le lin, ce sont les bonnes actions (les justifications) des saints » (19,8), cette Épouse comporte en son sein de très nombreux sauvés, qui ne sont directement ni saints ni martyrs; leur amour du pauvre et surtout la récompense du Christ aimé présent dans le pauvre (Mt 25,31-46) les introduit dans le Royaume de gloire et les fait échapper à la seconde mort.

Saint Jean nous montre alors la Mort et le séjour des morts jetés en enfer (20,14). Rappelons-nous ce que dit Jésus au début du livre: « Je suis le Premier et le Dernier, le Vivant; je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles, et je tiens les clefs de la mort et de l'Hadès » (1,18). La mort, le « dernier ennemi »,

dit saint Paul (1 Co 15,26), est anéantie, laissant place nette au Monde Nouveau, monde de Vie, de Résurrection, de Gloire.

